

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an. Pour six mois, 14 francs. Pour trois mois, 7 50 francs.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFFITE BULLIER et Co pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 18 Janvier 1866.

### BULLETIN.

Malgré le caractère optimiste persévérant des dépêches madrillèzes, il ne semble pas que toute appréhension ait disparu au sujet des manifestations dont la prise d'armes du général Prim peut devenir la cause ou le prétexte. Ainsi, la corvette à vapeur *Caton*, détachée de notre escadre de la Méditerranée, a reçu l'ordre d'aller croiser devant Barcelone pour se mettre en cas d'événements à la disposition des consuls français.

La mort de l'amiral Pareja est aujourd'hui officiellement confirmée. L'événement a eu lieu à bord de la frégate à vapeur *la Ville de Madrid*, qui portait son pavillon. Un sentiment exagéré de l'honneur militaire l'a poussé à se tuer. On assure qu'il apprendrait que la corvette chilienne *Emeralda* s'était emparée de la goëlette espagnole *Cavadonga*, il fut pris par un accès de désespoir tel que rien ne put le calmer.

L'amiral Pareja était à la fleur de l'âge. Il y a deux ans il était ministre de la marine.

On s'occupe beaucoup en ce moment d'une entente présumée de la France et de l'Autriche. Un journal étranger voit dans ce rapprochement des deux puissances une solution de la question italienne par l'abandon de la Vénétie et la conquête des provinces danubiennes, et en outre une solution de la question romaine dans un sens favorable à la Papauté.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement français vient de faire offrir au Saint-Siège six mille volontaires et des officiers.

Pour don de joyeux avènement, la démo-cration belge veut offrir au roi Léopold II le suffrage universel.

Dans un meeting tenu ces jours derniers à Bruxelles, on a discuté un projet d'extension du droit de vote. Un orateur fort disert, M. Janson, a dit que la réforme proposée aurait pour effet de grouper au-

tour des institutions belges un plus grand nombre de citoyens, et d'arriver à la transformation si désirable des partis, en introduisant dans le Parlement des hommes politiques à tendances nouvelles. L'orateur a terminé en exprimant le vœu de voir se fonder une association dont les membres iraient dans les différentes villes du royaume propager les idées qui doivent assurer le succès de la réforme électorale.

La résolution suivante a été adoptée par acclamation : Le meeting considérant que le paiement d'un impôt quelconque devrait ne plus être exigé comme condition du droit de suffrage à la commune et à la province appuie la proposition de réforme électorale, et engage tous les citoyens à concourir à son adoption.

Cette délibération pose le principe du suffrage universel. Quelle en serait l'application ? D'après le sentiment des hommes politiques les plus influents en Belgique, le suffrage à deux degrés présenterait les meilleures garanties de confiance et d'indépendance.

J. REBOUX.

### LE FÉNIANISME

L'Angleterre a sa Pologne aussi. Boulet au pied, qu'elle meurtrit. Couronne au front, qu'elle ensanglante. Pour les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne, la liberté est une denrée d'exportation. Elle la prêche chez autrui, et tient chez elle un peuple en servitude. L'Irlande, après avoir été menée à coups de fouet, est contenue à coups de fusil. Voilà Dublin en état de siège. C'est donc une chose sérieuse, le fénianisme ? Les journaux anglais cessent d'en rire ; ils ne sont pas loin d'en trembler. Stephens, sorti de sa prison, comme Lazare du sépulchre, resté le libérateur attendu. L'Angleterre ne lui mettra pas au cou le nœud de chanvre sous lequel expira John Brown, autre martyr dont le crime fut de vouloir, cinq ans trop tôt, l'affranchissement des hommes de sa race. Les nationalités vraies ne se prescrivent point. De génération en génération, la haine des opprimés se transmet contre les oppresseurs. Czartoryski dépasse Kosciuszko en colère sourde, en patience obstinée, en foi dans l'avenir. Et cependant, nous déplorons le fénianisme. Il a trop les allures du désespoir.

L'Irlande, avec des couteaux et des fusils, se blessera plus elle-même qu'elle n'atteindra les maîtres hautains et vindicatifs. Savaoir attendre, force et vertu. Les Irlandais oublient que le boule-dogue irrité est féroce. Plutôt que de céder, il jettera l'Irlande à la mer. Mais l'Europe, dit-on. L'Europe assistera les bras croisés à cette extermination. Il n'y a plus de solidarité, il n'y a que de l'égoïsme.

C'est avec une sympathique affliction que nous apprenons la persistance de la conspiration féniante. Les sbires du lord lieutenant viennent de saisir des armes, de la poudre, des boulets, et naturellement ils ont saisi les conjurés avec. Sur l'un d'eux, nommé James Wood, on a trouvé cette proclamation au peuple irlandais : Citoyens, soldats ! Le grand œuvre de l'affranchissement va bientôt commencer ; mais dans un pays où c'est un crime de haute trahison que d'avoir une carabine, il faut que vous cachiez vos armes jusqu'au jour de l'action. Bientôt notre pays aura une armée de citoyens-soldats....

Nous faisons appel à toutes les classes de nos compatriotes, quelle que soit leur croyance religieuse pourvu qu'ils soient prêts à concourir à l'affranchissement de l'Irlande. Notre cause n'est pas celle d'un parti. Nous embrassons dans notre affection protestants, catholiques, dissidents et tous ceux qui aiment l'Irlande. Nous travaillons pour l'Irlande républicaine, pour l'Irlande indépendante.... Souvenez-vous d'Enmet et songez à vos compatriotes emprisonnés.

Par ordre du comité de vigilance. — Dieu sauve le peuple !

Qui Dieu te sauvera, nation infortunée ! Ce sera par d'autres moyens que la révolte du désespoir. Ceux qui ont eu raison de l'Inde, si lointaine, auront raison de l'Irlande, si proche. Triomphe passager sans doute, mais triomphe sûr. L'explosion actuelle est un suicide. Bien que cela fût douloureux, il fallait se tenir encore dans la résignation. Pour l'observateur attentif, l'Angleterre touche à une crise redoutable. Rien ne la conjurera, ne l'ajournera. L'émancipation populaire débute par la réforme politique ; elle finira par la réforme sociale. L'égalité, ce droit chrétien, est dans les âmes ; elle sera bientôt dans les faits. L'oligarchie sombrera sous l'effort démocratique. 89 se lève pour l'Angleterre. Elle y cédera et, plus sage que nous, évitera 93. Alors sonnera l'heure de l'affranchissement de l'Irlande.

A. BAYVET.

Nous ignorons ce qu'il y a de fondé dans le bruit d'une convention entre la France et le Mexique au sujet du rapatriement prochain de notre armée expéditionnaire. Mais ce que nous savons très bien, c'est que la question mexicaine sera le cheval de bataille de l'opposition lors de la discussion de l'Adresse. Voici ce que nous lisons dans un journal conservateur :

L'opposition aurait un noble rôle à remplir : Ce serait de mettre l'intérêt du pays au dessus des hostilités. Le comprendra-t-elle ? nous en doutons. Le plan de l'opposition nous paraît clair, si nous le jugeons par la polémique de quelques uns de ses organes les plus accrédités. En qualifiant d'extravagance l'expédition française, et en représentant le gouvernement de l'Empereur Maximilien comme une œuvre fragile et chimerique, elle s'attache à rendre plus difficile, disons le mot, plus douloureux, le retour de nos troupes, qu'elle va réclamer comme une nécessité. Cette question du Mexique est sans doute difficile ; nous avons la confiance que l'Empereur dans son discours, la caractérisera devant l'Europe de manière à déjouer ces tristes calculs et à rassurer le sentiment public.

Mais nous l'affirmons hautement quand nos héroïques régiments quitteront cette terre lointaine, ce ne sera ni pour livrer à Juárez la dictature que nos armées lui ont arrachée, ni pour obéir aux injonctions de la république américaine. Nous reviendrons complètement, sans aucun doute ; mais nous reviendrons parce que ce retour ne sera ni un désaveu, ni une faiblesse.

Le ministère des finances a publié dans le *Moniteur* les états comparatifs des recettes des impôts et revenus indirects et directs pendant l'année 1865, comparés aux produits de l'année 1864.

Les impôts et revenus indirects ont fourni, pendant 1865, une somme totale de 1 milliard 222 millions 534 fr. Les recettes de 1864 ayant été de 1 milliard 176 millions 692,000 francs, on trouve que 1865 présente sur 1864 une augmentation de 45 millions 842,000 fr., à laquelle il convient d'ajouter une plus-value de 8 millions 330,000 fr. que doivent fournir les recouvrements recouvrables en 1866 sur l'exercice 1865.

Les principales sources de revenu qui ont présenté des augmentations en 1865 sont les suivantes :

Droits de timbre s'élevant à 324 millions 576,000 fr. soit à millions 20,000 fr. d'augmentation sur 1864.

Droits sur les boissons s'élevant à 1,240 millions 985,000 fr. soit à millions 833,000 fr. d'augmentation.

Produit de la vente des tabacs, 236 millions 565,000 fr. soit une augmentation de 3 millions 333,000 fr.

Produit de la taxe des lettres, 771 millions 907,000 fr., augmentation de 3 millions 800,000 francs.

La nouvelle législation sur les sucres ayant aujourd'hui atteint son fonctionnement normal, on constate que sur cette matière l'année 1865 a fourni une augmentation de recette de 31 millions 653,000 francs sur l'année 1864.

Il y a eu, au contraire, diminution sur les droits d'enregistrement, greffe, etc. qui, en 1865, ont donné 324 millions 576,000 fr. au lieu de 328 millions 586,000 francs en 1864.

Les droits de douanes appliqués aux céréales, diminution totale de 6 millions 908,000 fr.

La somme totale de l'impôt direct à percevoir au 31 décembre 1865 était de 320 millions 583,000 fr. Sur cette somme, 320 millions 245,000 fr. étaient déjà recouvrés à l'époque susdite.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

**Madrid, 16 janvier, 3 h. 20 m. après-midi.** Les insurgés, sous les ordres du général Prim, ont traversé le gué de la Guadiana hier soir à six heures et demie, près de Villanueva de la Serena. Ils sont arrivés à cet endroit à 7 heures, et avant 8 heures ils étaient repartis précipitamment, toujours dans la direction de la frontière du Portugal.

**Toulon, 17 janvier.**

La corvette à vapeur *Caton*, détachée de l'escadre d'évolutions, va croiser devant Barcelone et autres ports espagnols de la Méditerranée, pour se mettre, en cas d'événements, à la disposition des consuls français.

**Florence, 16 janvier.**

On mande de Venise que la *Gazette de Venise* énumère les objections contre le projet du gouvernement relatif aux réformes pour la Vénétie. La *Gazette* dit que le sujet mérite d'être étudié et apprécié d'une manière impartiale.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 19 JANVIER 1866.

N° 5.

## LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ENFANCE.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 17 janvier.)

Avec une vaine intuition des choses qu'il ne peut comprendre et qu'on ne peut pas même tenter de lui expliquer, avec un sentiment de cœur, son meilleur signe d'intelligence, Benoît s'associe à nous, dans tous les événements de l'hiver. Au deux novembre, quand les cloches des églises qui tout le jour gémissent dans les airs, invitent les fidèles à la commémoration des morts, il s'agenouille, le soir, près de nous, et assiste pieusement à la prière que mon aïeule prononce à haute voix. A Noël, il a sa part des présents que le petit Jésus, disent les bonnes vieilles gens, dépose lui-même pendant la nuit, sous la grosse botte, mise en travers dans l'âtre. A l'Épiphanie, il a aussi sa part du gâteau des rois ; au mardi-gras il savoure le dîner de luxe préparé par Geneviève. Il est ainsi de toutes nos fêtes. Il oublie, dans notre hospitalité, les rigueurs de sa marâtre, et par son doux lo ! lo ! bénit les bientails de l'hiver.

Moi aussi, j'ai plus d'une fois béni cette saison, si souvent calomniée. Ils ne peuvent en avoir une juste idée, ceux qui ne connaissent que l'hiver de Paris ; le ciel sombre et pluvieux, les rues boueuses, la neige fondue et mêlée d'immondices, les bourrasques qui jettent sur les passants les enseignes de boutiques et les tuyaux de cheminées.

Mais, dans les campagnes, quel magnifique spectacle que celui de l'immense espace revêtu d'une neige virginale et sans tache et de ces grands sapins, de ces géants de la forêt, portant, comme des manteaux d'hermine, d'épais bandes de neige sur leurs rameaux verts ! Dans un jour ou un air froid épure l'atmosphère, éclaircit l'horizon, aiguillonne les muscles de l'homme et des animaux, dilate leurs poumons et anime leur courage, quel bonheur de courir à pied ou en traîneau, sur ces blanches nappes qui combent les ravins, et du terrain montant, racailleux, malaisé, font une vaste route moëlleuse. Nul ingénieur ne peut, dans la construction d'un chemin de fer, aplanir si bien les aspérités du sol. Nul roi d'Orient ne promène ses babouches sur un si beau tapis. Nul Aladin ne peut produire, avec sa lampe merveilleuse, tant de flots d'or et d'argent. Dans le jour, au moindre rayon du soleil, toute cette neige étincelle comme une poudre de diamants, et la nuit, à la lueur du disque silencieux de la lune, elle apparaît comme une immense voie lactée. On dirait que les globes lumineux, tournoyant dans les espaces infinis, ont à la fois versé une pluie d'étoiles sur notre planète. Chaque globe de neige est, en effet, un assemblage d'étoiles dont on ne peut, sans en être émerveillé, observer au

microscope la variété de formes et de facettes.

Ne semble-t-il pas que notre chère petite terre soit, à diverses époques de l'année, successivement parée et honorée par différentes légions de fées !

En été, les fées de l'Orient avec leur magique cortège et leurs enchantements, les dames de verdure, les fleurs épanouies, les champs de céréales, les grappes de raisin, les fruits savoureux qui se dorment ou se vermeillent aux ardentes effusions du soleil, les chaleurs évanouies du jour, les lièdes haleines du matin et du soir, les brises embaumées qui pénètrent dans les sens, les soupirs des eaux et des bois, les bourdonnements des insectes, les cris d'amour des oiseaux qui troublent le cœur et le font rêver.

En hiver, les fées du nord, avec leur solennelle majesté et leur magnificence, qui méritent bien aussi d'être admirées. N'est-ce pas cette cohorte de fées qui suspend, comme des colliers et des girandoles de cristal, les globules et les pointes de glace aux toits des maisons, aux tuyaux des fontaines, aux flancs des rochers ? N'est-ce pas elle qui, à la surface extérieure de nos fenêtres, dessine, sur des couches de givre, des feuilles et des fleurs ? N'est-ce pas elle qui revêt d'une sorte de filigrane d'argent les tiges des arbres, et sème sur leurs branches les gouttes de gelées pareilles à des perles ? N'est-ce pas elle aussi, qui, au fond des régions septentrionales, des mystérieuses régions de la mythologique Edda, lance dans les airs les feux et les fusées de l'aurore boréale, dont nous observons avec surprise, à une longue distance, les lueurs fantastiques ? N'est-ce pas elle, enfin, qui, par une loi

salutaire, aseupent, sous les couches de glace et les vêtements neige, tout ce qui bruissait, chantait et s'agitait si vivement en été ?

A certains jours d'hiver, le silence des campagnes est si profond qu'on croirait que tout est mort et enseveli sous un blanc linéol. Mais non, tout repose paisiblement au sein de la terre, que les anciens appelaient la bonne déesse (bona Dea). Racines des arbres, semences des fleurs et des céréales, légères fibres des graminées, larves des insectes, tout est là, tout subsiste et conserve son principe de fécondité dans le sommeil de la terre, comme les pensées de l'homme dans le sommeil de ses organes. La neige même, par sa composition, protège contre les rigueurs de la température aérienne les germes des plantes ; par l'acide carbonique qu'elle renferme, elle fertilise le sol. Telle est la puissance de la vie, dans les apparentes extinctions de l'hiver, qu'à la surface de la neige on distingue des cryptogames microscopiques, et des œufs d'insectes, et que les naturalistes ont découvert ces insectes animés dans des flocons de givre et des globules de glace.

Cependant, voilà qu'en ces jours de calme et de splendeur de l'hiver, tout à coup éclatent les tempêtes désastreuses. Alors, on ne peut voir, sans une douloureuse impression, le ciel chargé de nuées sinistres, l'horizon cercé, comme par une noire bande de fer, les tourbillons de neige enlevés par le vent du nord, comme les sables du désert par les ailes du Simoun, et les arbres séculaires tordus, brisés, broyés par l'ouragan. Alors, dans les villages de nos montagnes, on sonne les cloches des églises. Le voyageur, fatigué par l'orage

et cherchant péniblement son chemin dans les ténèbres, prête l'oreille à ces vibrations, se rassure en les écoutant, et se dirige vers le lieu qu'elles lui indiquent, comme le marin vers la plage où il voit scintiller la lumière du faul. Dans l'air libre de nos montagnes, la cloche a de longs retentissements et des sons mélodieux qu'on n'entend point dans l'enceinte des cités. Pour nos religieux paysans de la Franche-Comté, la cloche est un objet de vénération. Elle solemnise les principales phases de leur existence. Elle salue leur entrée dans la vie, au matin de leur baptême. Elle célèbre leur mariage ; elle se lamente dans leur deuil. Elle leur donne le signal d'alarme, dans une inondation ou un incendie ; elle leur sert de phare dans les tempêtes de l'hiver.

En ces cruelles tempêtes, heureux ceux qui ne sont point obligés de sortir de leur demeure, qui peuvent s'asseoir tranquillement dans le cercle de famille, autour du poêle flamboyant où de la vaste cheminée en bois, tandis qu'au dehors mugissent les raffales.

En ces jours-là, je ne puis me rendre à l'école de Morez. Je reste avec mes livres de classe près de ma grand'mère qui, tout en allant et venant, tantôt s'asseyant pour coudre ou tricoter, et tantôt se levant pour donner un ordre à Geneviève, m'encourage à l'étude et surveille mon travail.

Si vigilante qu'elle soit, je la trompe souvent, cette généreuse tutrice. Souvent, au lieu de me plonger dans l'explication des particules et les règles de l'arithmétique, je fais à la dérobée des livres qui amusent ou exaltent mon imagination : des romans de chevalerie, quelques volumes dépareillés de la collection des